

Les tsubas de la collection Liebermann : le Japon sous bonne garde

De qualité muséale, le remarquable ensemble de près de 220 tsubas réunis par Patrick Liebermann offre **un large panorama du savoir-faire des écoles et des artistes les plus talentueux du pays du Soleil-Levant.**

.....
PAR CHRISTOPHE PROVOT

Depuis l'époque de Muromachi (1336-1573) jusqu'au début de l'ère Showa (1926-1989), c'est un vaste pan de l'histoire du Japon que couvre la collection Liebermann. Objet typiquement nippon, le tsuba s'y décline sous toutes ses formes, chacun rivalisant de beauté et de complexité. Fer, cuivre, argent et or se conjuguent harmonieusement pour donner naissance à des paysages, des animaux fantastiques, des cartes, des figures grimaçantes... sur un diamètre de 6 à 9 cm. Certaines de ces gardes de sabre sembleront familières à ceux qui purent en découvrir un florilège lors de l'exposition «Samourais. Guerriers et esthètes», présentée à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, du 11 mars au 13 juillet 2022.

Il aura fallu un peu plus d'un demi-siècle au Strasbourgeois Patrick Liebermann (1948-2023) pour réunir cet ensemble remarquable de près de 220 pièces. C'est lors de son premier voyage au Japon en 1970, année de l'Exposition universelle d'Osaka, que le jeune étudiant en école de commerce acquiert son premier tsuba. Il ignore alors tout de cet objet, qui le séduit par sa poésie. Dès lors, au rythme de ses voyages, il n'aura de cesse d'étoffer sa collection. L'homme fréquentait

aussi les salles de vente, tant à Drouot qu'ailleurs. Il se focalisait avant tout sur les thèmes et, en amoureux de la nature, privilégiait les sujets animaliers, comme l'illustre ce tsuba du milieu de l'époque d'Edo (reproduit page 21) figurant un singe essayant d'attraper un poulpe à l'aide d'une corde (5 000/6 000 €). L'ensemble était destiné à rejoindre un musée, mais le collectionneur s'est ravisé et a exprimé le souhait de le soumettre aux enchères après sa mort.

Un héritage du Japon féodal

Multipliant les références à l'histoire, à la littérature, à la religion ou aux arts, les tsubas constituent une petite encyclopédie du Japon. Ils témoignent en outre du soin infini apporté à chaque étape de la création d'un sabre, attribut le plus important du guerrier : avec l'instauration du régime militaire (*bakufu* ou shogunat) en 1192, les samourais sont au sommet de l'élite. Ils cherchent dès lors à faire valoir leur statut et à rivaliser avec l'aristocratie. Cette distinction se matérialise particulièrement dans le sabre, qui devient l'objet de toutes les attentions. À partir de 1588, seuls les samourais sont autorisés à le porter. Ils en possèdent une paire, appelée *daishô*, composée d'une grande arme (*katana*) et d'une plus

petite (*wakizashi*). Arme d'estoc et de taille, la première se manie à deux mains et sert à l'attaque, quand l'autre, maniable d'une seule main, sert à la parade et s'avère décisive dans les lieux exigus. Le *daishô* demeurera le symbole par excellence du samourai, jusqu'à la disparition progressive de celui-ci, avec la fin du shogunat en 1868, durant l'ère Meiji. En 1876, un décret impérial, interdisant le port d'arme en public, sonne définitivement le glas de cette classe de guerriers qui dirigea le Japon féodal pendant près de sept cents ans. Si les samourais ont disparu, leurs armes demeurent. Elles se devaient d'être aussi esthétiques que pratiques. Les lames, façonnées par des maîtres forgerons réputés, suivaient le guerrier tout au long de sa vie. Et le reste du sabre lui non plus n'était pas négligé, des artisans de talent étant sollicités pour en

Japon, époque d'Edo, XVIII^e siècle.

Tsuba en alliage de cuivre et d'argent, à décor de corbeaux sur un saule et volant devant la pleine lune, école Rinsendô, signé « Risendô » et cachet « Mitsumasa », h. 7,2 cm (les deux faces reproduites).

Estimation : 2 500/3 000 €





Japon, milieu de l'époque d'Edo. Tsuba en cuivre à patine rouge orangé en forme de lièvre, les yeux incrustés d'or, le revers ciselé à motif de vague écumante, école Ko-Kinko, signé « Toshikata », h. 6,2 cm.

Estimation : 1 000/1 500 €



Japon, époque d'Edo, XIX^e siècle.

Tsuba en alliage de bronze et d'or, à décor de lys en relief en cuivre doré et cuivre à patine rouge sur fond martelé, école Iwamoto, portant la signature « Iwamoto Konkan saku », h. 7,3 cm.

Estimation : 2 000/3 000 €



CI-CONTRE

Japon, époque d'Edo. Tsuba en fer ciselé en faible relief, orné d'une carte du Japon d'un côté, incrusté d'or et d'argent et en léger relief, et de symboles shinto de l'autre, école Umetada, h. 7,8 cm.

Estimation : 2 000/3 000 €

Japon, milieu de l'époque d'Edo. Tsuba en fer incrusté en haut relief d'un alliage de cuivre et argent, partiellement doré, d'un singe essayant d'attraper un poulpe et le tenant par une corde, école Tetsugendo, signé « Tetsugendo », h. 8,5 cm.

Estimation : 5 000/6 000 €



→ concevoir l'ensemble décoratif, dont le tsuba est l'élément central. Les plus anciens exemplaires connus remontent à l'ère de Kofun (250-538). Ils se généralisent ensuite à l'époque de Nara (710-794). D'abord purement défensifs, ils sont alors assez fins et souvent réalisés dans un seul type de métal. Au sein de la collection Liebermann, les plus anciens datent du XVI^e siècle et présentent une ornementation parfois très complexe, à l'instar d'un spécimen de l'école d'Akasaka en fer ajouré, figurant un poème de 31 syllabes et cinq vers (2 000/3 000 €).

Des univers en miniature

Si la forme ronde (*marugata*) est la plus répandue, il en existe une grande variété. Ainsi d'un tsuba en fer du milieu de l'époque d'Edo, en forme de mont Fuji (400/500 €), ou un autre du XVII^e siècle en forme de pigeon à l'œil incrusté d'or (500/600 €). De dimensions restreintes, ces rondelles de métal sont généralement pourvues de trois orifices aux rôles bien précis. Celui du centre, le plus grand, appelé *nakago-ana*, sert à faire passer la soie de l'épée. À gauche se trouve le *kozuka-hitsu ana*, dévolu à accueillir le *kogatana*, un petit couteau servant aux usages

courants du samouraï. À droite enfin figure le *kôgai-hitsu ana*, destiné à recevoir le *kôgai*, une paire de poinçons faisant aussi bien office de cure-pied pour les sabots du cheval que d'arme blanche. Toutefois, certains tsubas n'ont qu'une ou deux ouvertures. Ainsi, la surface disponible pour accueillir le décor s'en trouve plus ou moins réduite, ce qui n'empêche pas les artistes de faire preuve d'un grand talent pour donner naissance à des créations virtuoses. Le motif change en fonction des goûts du guerrier ou du concepteur de l'arme. Les végétaux y occupent une place d'importance, où dominent bambous, chrysanthèmes et paulownia. D'autres fleurs apparaissent plus rarement, comme sur ce tsuba du XIX^e siècle à décor de lys (2 000/3 000 €). Chez les animaux, chevaux et bœufs sont légion, de même que les grues et tortues, symboles de longévité. Le lièvre, animal de bon augure dans la culture japonaise, est aussi très représenté, comme sur ce tsuba de l'époque d'Edo (1 000/1 500 €). D'autres motifs sont plus rares et présentent un intérêt historique particulier, à l'exemple de ce tsuba de l'école Umetada en fer ciselé incrusté d'or et d'argent (2 000/3 000 €, reproduit page 20), figurant une carte du Japon avec ses îles prin-



Japon, XVIII^e siècle. Tsuba en fer en forme de pigeon, l'œil incrusté d'or, h. 8,2 cm.

Estimation : 500/600 €

cipales – Kyushu, Shikoku et Honshu – mais pas Hokkaido, qui à l'époque n'appartenait pas au pays. Les possibilités d'ornement paraissent inépuisables et donnent lieu à autant d'œuvres uniques.

À bonne école

Si, à l'origine, le décor des sabres est réalisé par une main anonyme, des signatures apparaissent à partir du XVI^e siècle. Les artistes se spécialisent et certains vont créer des écoles qui, pour la plupart, perdureront jusqu'au XIX^e siècle. Fiers à juste titre de leurs œuvres, ils n'hésitent plus à les signer. La pratique se généralise vers 1700, mais n'est pas systématique. La signature suit toujours les mêmes codes : elle s'écrit à la verticale et se lit de droite à gauche. Elle est en général très simple et ne comporte que le prénom de l'artiste, suivi des termes *saku*, *tsukuru* ou *kore wo saku*, équivalents du *fecit* latin. D'autres fois, l'inscription renseigne également sur le nom de l'artiste (qui est aussi souvent celui de l'école), le lieu de fabrication, et plus rarement une date. S'agissant des écoles, une tren-



Japon, époque d'Edo, XIX^e siècle. Tsuba en forme de flocon de neige, en cuivre à patine rouge orangé, orné du mont Fuji boisé sous la lune en en faible relief, et incrusté d'alliage de cuivre, zinc et étain, h. 8,3 cm.

Estimation : 800/1 000 €

taine existaient à l'époque d'Edo. Parmi les plus anciennes, l'école Umetada – fondée par Umetada Myoju (1558-1632) – est l'une des plus prestigieuses. Ses maîtres et disciples passent pour les meilleurs fabricants de leur époque. Ils s'étaient fait une spécialité de la technique de l'incrustation, qui se retrouve sur nombre de leurs tsubas. Fondée pendant la première moitié du XVII^e siècle par Shozemon Tadamasu, l'école Akasaka a créé des tsubas en fer comprenant de nombreux ajourages, créant de véritables dentelles de métal. Certaines écoles se sont spécialisées dans un motif particulier, à l'instar de celle d'Omori, qui excellait dans la représentation de vagues particulièrement réalistes. Objets de mille et une attentions et d'un grand raffinement, les tsubas illustrent ainsi le talent des artistes associé au goût du samouraï, homme de guerre, et néanmoins esthète. ■

à savoir

Vendredi 20 septembre,
salle 11 – Hôtel Drouot.
Tessier & Sarrou et Associés OVV.
Cabinet Portier et Associés.

PAGE DE GAUCHE

Japon, époque de Muromachi, XVI^e siècle.

Tsuba en fer ajouré d'un poème de 31 syllabes et cinq vers, école d'Akasaka, h. 8,8 cm.

Estimation : 2 000/3 000 €

Japon, époque d'Edo, XVIII^e-XIX^e siècle.

Tsuba en cuivre à patine rouge à décor en relief en cuivre et en alliage de bronze et d'or à motif de nuages passant et d'oiseaux en vol au-dessus d'une mer agitée en haut relief, école Omori, signé « Omori Teruhide et kao », h. 7,6 cm.

Estimation : 2 000/3 000 €

CI-DESSOUS

Japon, époque d'Edo, XVIII^e-XIX^e siècle.

Tsuba en cuivre à patine rouge orangé à décor en bas relief d'un daim à tête ciselée en haut relief, le pelage finement incisé et incrusté d'un alliage de bronze et d'or, les yeux incrustés d'or, école Hamano, signé « Noriyuki », h. 6,7 cm (les deux faces reproduites)..

Estimation : 1 500/2 000 €

